Sortir du musée : pour une écologie dynamique



Pro Natura Vaud ouvre ses pages à Jérôme Pellet, biologiste bien connu, afin de lancer le débat sur ce que doit être la protection de la nature au 21ème siècle.

Sommes-nous des conservateurs d'un musée en plein air ou des alliés du sauvage ? Cette question devrait hanter chaque plan de gestion dans notre canton. La question n'est pas de choisir entre préserver des états figés ou laisser faire, mais de réapprendre à accompagner les processus qui ont façonné nos paysages.

Les limites du vivant

Regardez le Plateau depuis les crêtes du Jura. Vous y verrez un cadastre implacable. D'un côté, une forêt enrésinée ; de l'autre, un champ uniforme. Entre les deux se trouve une lisière étroite comme une cicatrice. Pour de nombreuses espèces inféodées aux milieux de transition, telles que reptiles, oiseaux ou orthoptères, ces limites sont des murs. A vouloir tout ordonner, nous avons créé un paysage de compartiments étanches où le vivant s'essouffle.

Changement indispensable

La conservation de la nature s'est longtemps appuyée sur une forme de ségrégation : réserves naturelles, biotopes protégés, surfaces de promotion de la biodiversité. Ces outils restent indispensables. Mais lorsqu'ils demeurent isolés et inscrits dans une matrice paysagère hostile, ils deviennent des impasses. Il est temps de passer à une écologie du paysage partagé.

Un cheminement à revoir

Nos pratiques sont façonnées par une forme de nostalgie. Pourtant, les paysages semi-ouverts façonnés par le pâturage extensif, les forêts au bord des rives remodelées par les crues, les lisières pâturées ne sont pas des modèles à reproduire à l'identique. Ce que nous devons réinventer, ce sont les mécanismes écologiques qui les sous-tendent : perturbations, hétérogénéité, connectivité. L'histoire nous enseigne les processus, pas les formes.

Des contours mouvants

Une autre voie consiste à accorder davantage de place à une nature dotée d'une certaine autonomie. Imaginons les limites de notre cadre de gestion moins nettes : la forêt s'effiloche progressivement vers l'ouvert, le champ s'embroussaille et les cours d'eau brisent leurs carcans et réinventent leurs rives. En renforçant les écotones, ces zones de transition entre l'ouvert et le fermé, entre le terrestre et l'aquatique et en libérant le vivant, nous créons une résilience qu'aucune intervention planifiée ne peut égaler.



Des vaches Longhorn paissant à Knepp (West Sussex), un exemple de pâture extensive favorable à la perturbation d'un écosystème. – Photo Matt Ellery

Retour à la base

Dans ce desserrement, la pâture extensive trouve naturellement sa place, non pas comme outil de production, mais comme vecteur de perturbation écologique. Le piétinement ouvre le sol aux espèces pionnières, le broutage irrégulier favorise les plantes délaissées, les déjections nourrissent une faune spécialisée. La pâture réactive des processus ancestraux. Ces pratiques ne relèvent pas de l'utopie. Elles sont déjà mises en œuvre en Suisse, notamment dans des mosaïques maigres ou des pâturages boisés et plus largement en Europe. Des races rustiques y remplacent les grands herbivores disparus pour restaurer des fonctions écologiques.

Aider plutôt que contraindre

En passant du contrôle des formes à l'accompagnement des processus, on renforce la nature contre les changements climatiques. Cette approche permet aux systèmes écologiques d'explorer eux-mêmes des trajectoires d'adaptation. Un marais aux limites mobiles absorbera mieux les sécheresses qu'un biotope aux contours figés. Une mosaïque pâturée offrira des micro-refuges qu'une prairie de fauche ne saurait créer.

Le vivant en marche

Sortir du musée ne revient pas à abandonner la nature. Il s'agit d'accompagner des processus que l'histoire écologique de nos régions a expérimentés pendant des millénaires. Si nous voulons être de véritables alliés du sauvage, nous devons réapprendre cette leçon : le vivant n'a jamais été statique.

Jérôme Pellet